

GABRIEL SANDERS

UNIVERSITÉ DE GAND (BELGIQUE)

L'AU-DELÀ ET LES ACROSTICHES DES *CARMINA LATINA EPIGRAPHICA*

1. Suite aux médiations historiques successives, en Occident, les promesses initiatiques du salut, les conceptions ésotériques de l'immortalité, les idées sémitico-bibliques sur la sotériologie divine et l'eschatologie humaine ont fini par s'amalgamer en mentalité commune, tout comme les jargons y afférents se sont mués en langage quotidien. La Spätantike en sa plus grande partie, le Moyen Age tout au long de ses mille ans ont contribué puissamment à constituer ce patrimoine spirituel dont l'époque moderne n'a cessé d'hériter, qu'elle ait fait acte de foi ou non. La lancée définitive de l'empreinte eschatologique qui, marquant désormais la grande masse, débouchera sur un type nouveau d'anthropologie, se situe au dernier siècle du principat. Jusqu'aux Sévères et au delà, le commun des mortels se contentait d'une condition d'après-mort dont la diatribe romaine et les poètes moralisants auraient chanté presque à raison la simplicité ancestrale¹.

Le royaume des Ombres, n'étant rien d'autre selon d'aucuns que l'expression mythique de l'idée du non-être², a permis aux fabulistes de tout genre bien plus d'exercices d'imagination qu'il n'a fourni aux âmes explorées une occasion d'authentique espoir. Il s'en faut bien, toutefois, que le „lieu de l'après-mort”, tel qu'il est présent dans nombre de *C (armina) L (atina) E (pigraphica)*, puisse être réduit aux topiques d'une littérature de pacotille³. S'il est vrai que l'affinement culturel réussit à créer un équilibre de contenu et de forme à ce point admirable que la force séductrice de sa beauté tend à emporter à elle seule l'adhésion du lecteur, il n'en reste pas moins que la gaucherie de la forme, le fruste de la pensée, voire la balourdise commatique ou centonnaire ne suffisent pas à démontrer l'absence d'idées ou de sentiments. En outre, le degré d'authenticité des expériences humaines qui s'inscrivent de façon indélébile dans le tissu vif de l'existence, ne se mesure pas en fonction de la faculté de se (faire) exprimer. Le don de la communication qui

¹ Voir A. Oltramare, *Les origines de la diatribe romaine*, Lausanne 1926, pp. 206-213, 271-273.

² A. Brelich, *Aspetti della morte nelle iscrizioni sepolcrali dell'impero romano*, Budapest 1937 (repr. 1964), pp. 9-14.

³ G. Sanders, *Bijdrage tot de studie der Latijnse metrische grafschriften van het heidense Rome*, Brussel 1960, p. 256 et n. 875 (références bibliographiques).

s'ennoblit en communion, la force créatrice qui permet d'élever le fait divers individuel au niveau de l'universalité, le maniement prestigieux de la parole-outil portent en eux le risque de tout éblouissement. Dans le cas présent, il efface de notre champ visuel l'interminable cortège de ceux qui, mis en demeure de faire l'expérience authentique du trépas, n'avaient d'autre moyen de traduire le chagrin, l'angoisse, l'impossibilité du recul qu'en utilisant le gros oeuvre de la „mythologie des Enfers”. Les CLE usent d'une discrétion révélatrice envers les innombrables détails pittoresques de ces Enfers. Ce qu'ils tiennent à exprimer, c'est l'impuissance de l'homme devant la rapacité inéluctable de la Mort, de sorte que le lieu de l'après-mort fait figure d'une projection spatiale de la condition de l'après-mort: il a toujours été, au moins, la dimension la plus visualisable de la „non-vie” pluridimensionnelle.

En effet, aux yeux de l'homme de la rue, la „condition de l'après-mort” réfléchit une image négative de la vie sur terre. Il s'en dégage un monde à l'envers où la privation des réactions sensorielles⁴ se renforce par l'inexistence de la vie psychique⁵. La croyance dans la force irrésistible du *Fatum*⁶ et la certitude que la condition humaine débouche de façon inexorable sur l'inanition de l'existence, s'interpénètrent dans des franges d'interférence où l'absence logique des dieux de la vie terrestre dévoile les authentiques forces portantes du sort humain. Il est vrai qu'en ce domaine l'émotion s'apaise dans la mesure où la sagesse raisonnante, d'origine philosophico-religieuse, lui entrouvre les perspectives d'une vie bienheureuse ou, simplement, lui fournit les points de refuge d'une *consolatio* plus terre-à-terre. Mais à l'époque préchrétienne, „le commun des mortels”, tel que les CLE et les inscriptions funéraires tout court le nous révèlent⁷, se montre à peine effleuré par les promesses mystagogiques, les raisonnements des philosophies ou les versions mythologiques qui s'en inspirent. L'au-delà n'a pas d'attraits. Il n'y a qu'une seule forme de vie à être authentique, celle que l'on vit et que la mort emporte. Comme l'on n'a guère conscience d'une alternative, sans doute que l'expérience de

⁴ Réalités antithétiques: lumière-ténèbres; couleurs-lividité: sons-silence mortel; senteurs-fétidité, chaleur-froid; toucher rassurant-perméabilité fantomatique.

⁵ Expériences opposées: sécurité-effroi; libre disjonction de soi — sentiment d'incarcération; joie existentielle—tristesse débilante; affectivité personnelle—dilution dans la masse sans visage; richesse du souvenir—amnésie aliénante; espérance—réduction au définitif. Les hémisphères antithétiques dans les CLE: Sanders, *o.c.*, pp. 164-251; idem, *Licht en duisternis in de christelijke grafchriften*, Brussel 1965, pp. 129-382.

⁶ A. G. Harkness, *The Scepticism and Fatalism of the Common People of Rome as Illustrated by the Sepulchral Inscriptions*, dans *Trans. Proc. Amer. Philol. Assoc.* 30 (1899) 56-88, particul. pp. 70-79; Brelich, *o.c.*, pp. 27-31, G. Sanders, *Verwantschap en vervreemding in de Latijnse carmina epigraphica*, dans „*Handl. Zuidned. Maatsch.*” 22 (1968) 345-365, particul. p. 353.

⁷ Estimation du total des inscriptions latines: ca 300 000, selon P. Testini (1958); ca 280.000, selon E. J. Jory (1973); plus de 500.000 inscriptions grecques et latines, selon G. Pfohl (1977). Les inscriptions funéraires s'élèvent à quelque 80% du total. Les CLE sont au nombre de 3900 à 4000 (y compris les *carmina* très fragmentaires).

l'inéluctable aura été atténuée par le fait que la Mort frappe sans faire distinction. De même, le cri du *memento vivere*⁸ sur les tombes païennes ne relève ni du propos incongru ni du style sybarite: il exprime l'inexprimable, la valeur suprême de la vie sur terre, précieuse parce que fragilement passagère, unique parce que mortellement vulnérable.

Dépassées les limites de la vie, la tombe qui reçoit la dépouille (incinérée), servira de maison, de *domus aeterna*⁹, tandis que les *Inferi* — puissance divine et toponyme souterrain à la fois — accueillent l'*umbra*, sans qu'il y ait jamais rupture de passage entre la tombe-maison et les Enfers-séjour. Mais les *umbrae* ne s'estompent pas dans un anonymat universel. De façon généalogique, elles se groupent en tribus, en branches, en familles, — ce qui signifie que les *Di Manes* de l'individu en passe de se fondre dans la masse, s'en sauvent pour ainsi dire en s'assimilant aux *Di Parentes*¹⁰, conservant de la sorte et protégeant la sacralité de la vie. Ainsi, pas un maillon ne manque dans la vénérable concaténation des générations successives, comme si la multitude des *Di Parentes*, sous l'Empire plus communément les *Di Manes*, avaient pour mission de sous-tendre et de conditionner l'efflorescence ininterrompue de l'„esprit vital personnel”, le *genius*¹¹.

En esquissant de la sorte certains aspects de la religion romaine ancestrale, on réduit à une projection idéalement plane le relief accidenté et les profondeurs mouvantes de la réalité quotidienne. Or, si les esprits des morts avaient droit à quelques jours fixes du calendrier, la mort se présentait à chaque heure. Devant cette échéance quotidienne, il fallait trouver la réponse toujours, une parade souvent, une riposte parfois. En général, la conception susdite d'un ensemble de force vitale à deux hémisphères communicants — avers illuminé, revers ténébreux — était à même de se passer d'un attirail mythologique compliqué¹². Pour ce qui concerne, en particulier, le domaine funéraire des textes épigraphiques latins, une certaine société romaine a résisté au brassage des conceptions effectué par la culture hellénistique, non sans en recueillir les traits saillants. Toutefois, dès que

⁸ Sanders, *Bijdrage o.c.*, pp. 44-46. Valeur suprême de l'existence terrestre: D. Pikhäus, *Aspecten van de antieke en vroegchristelijke levensbeschouwing in de carmina Latina epigraphica*, dans „Handl. Zuidned. Maatsch.” 31 (1977) 177-195, ici pp. 188-189.

⁹ Sanders, *Licht o.c.*, p. 60 et n. 248 (références); G. Barbieri, *Una nuova epigrafe d'Ostia e ricerche sugli acrostici*, dans „Quarta Miscellanea Greca e Romana”, Roma 1975, pp. 301-403, particul. pp. 334-356.

¹⁰ W. F. Otto, *Die Manen oder von den Urformen des Totenglaubens*, Berlin 1923 (repr. Darmstadt 1958, 1962), pp. 68-74; Brelich, *o.c.*, pp. 21-26; Fr. Boemer, *Ahnenkult und Ahnenglaube im alten Rom*, Leipzig-Berlin 1943, pp. 1-49; M. Meslin, *L'homme romain, des origines au 1er siècle de notre ère*, Paris 1978, pp. 185-186.

¹¹ Cmp. Otto, *o.c.*, pp. 74-78; J. Rose, *On the Original Significance of the Genius*, dans „Class. Quart.” 17 (1923) 57-60; Meslin, *o.c.*, pp. 243-247. Certaines épitaphes, en prose ou en vers, ont été dédiées au *Genius* du défunt, à la *luno* de la défunte; exemples dans Sanders, *Bijdrage o.c.*, pp. 330-331.

¹² Référence récente: B. Gladigow, *Römische Erotik im Rahmen sakraler und sozialer Institutionen*, dans „Würzb. Jahrb. Altertumswiss.”, N.F. 2 (1976) 105-118, ici p. 110.

l'hémisphère enténébré de l'„existence”, en état d'apesanteur terrestre il est vrai mais lesté d'impact numineux, se mit à perdre son caractère positivement divin, c.-à-d. au fur et à mesure que s'accrut et se concrétisa sa négativité, il s'ensuivit logiquement que l'on se cramponna de plus en plus passionnément à la vie. D'ordinaire, sur les pierres tombales, la rage de vivre n'a rien de fébrile. Vers le déclin de la République et aux premiers âges du principat, l'être humain — intelligence, imagination, émotivité, ressort psychique — a refaonné les divers ingrédients „eschatologiques” de l'époque en un *Weltbild* taillé à sa mesure. L'immortalité élyséenne, astrale, céleste, spirituelle, n'était pas (encore) à la portée de tout un chacun, — les Enfers n'avaient perdu leur noyau de réalité („la condition négative de l'après-mort”) ni du fait que leurs aspects horripilants ressortissaient aux *fabulae aniles* ni du fait qu'ils ne s'étaient pas (encore) dégradés en un „enfer des damnés”, — la vie sur terre non plus n'était pas devenue une existence de rêve quoi qu'en dit la propagande augustéenne.

2. Les anciens n'ont pas reculé devant l'aporie. Modelés que nous sommes par les longues durées des conceptions eschatologiques chrétiennes, il ne nous est guère aisé d'estimer à leur juste valeur les solutions de l'ère précédente. Nous ne concevons plus le rayonnement d'un être comme une catégorie spécifique de vie, d'une vie qui puisse survivre dans un sens qui dépasse le cliché littéraire. Néanmoins, il a été parfaitement concevable que le *vivere in ore laudantium*¹³ fût l'antidote efficace et suffisant contre l'inanition „infernale”. De la sorte, les anciens ont fait de la *gloria*, du *nomen* la troisième dimension de l'existence sur terre. Elle se façonne durant la vie pour qu'elle dure au delà: *quam breuiat fatum, propagat gloria vitam* (*Anthol. Lat.* 1, 198, 77 Riese).

Une telle certitude „sotériologique” nous paraît d'une minceur¹⁴ à laquelle des legs spirituels plus denses nous ont déshabitués. D'autre part, elle nous semble se soustraire à la règle „démocratique” pratiquée par la mort (la Mort?), puisque seuls les grands de ce monde disposent des atouts nécessaires pour s'assurer un nom à perpétuer, une survie de *gloria*. A ceci, les moyens techniques d'une „civilisation de l'épigraphie”¹⁵ ont remédié sans peine. En effet, la continuation de l'existence dans la mémoire des vivants a été rendue largement accessible aux gens de modeste condition grâce à l'épithaphe sur pierre. A ce propos, Tertullien a parlé d'une sorte de

¹³ August., *Civ. Dei* 5, 14 (CC 47, p. 148 ll. 50-52 Dombart-Kalb): *quid aliud amarent quam gloriam, qua volebant etiam post mortem tamquam vivere in ore laudantium?* Voir U. Knoche, *Der römische Ruhmesgedanke, dans Vom Selbstverständnis der Römer*, Heidelberg 1962, pp. 13-30 (= „Philologus” 89, 1934, pp. 102-124); M. Durry, *De gloria*, dans „Rev. Etud. Lat.” 29 (1951) 82-84; N. I. Barbu, *De gloria summo bono Ciceronis temporibus*, dans „Latinitas” 18 (1970) 93-100.

¹⁴ Voir Cic., *Parad.* 2, 18; Ovid., *Metam.* 12, 615-617; Senec., *Epist.* 9, 79, 17; CE 1196, 9-10.

¹⁵ L'expression est de L. Robert, *Epigraphie*, dans Ch. Samaran, *L'histoire et ses méthodes*, Paris 1961, pp. 453-497, ici p. 454; voir G. Sanders, *Les inscriptions latines païennes et chrétiennes: symbiose ou métabolisme?*, dans *D'une déposition à un couronnement, 476-800*, Bruxelles 1977, pp. 44-64, ici pp. 45-55. Une belle confirmation dans CE 1552 A, 1-8.

résurrection païenne opérée au moyen du monument sépulcral¹⁶, tandis que, au dire de Boèce, l'être humain ne s'éteint définitivement que lors de la *secunda mors* de l'oubli auquel la gloire elle-même n'échapperait pas à la longue¹⁷. L'inscription funéraire n'a d'autre tâche que de prévenir cet oubli, de se substituer à la mémoire défaillante afin de maintenir le nom et d'en garantir le culte¹⁸. Saint Jérôme se situe encore dans la foulée antique en écrivant lors du décès de la jeune Blésilla, *breve vitae spatium aeterna memoria pensabit*, sans que l'idée chrétienne de l'immortalité bienheureuse ait évidé à fond la conception de la survie sur terre: *quae cum Christo vivit in caelis, in hominum quoque ore victura est* (*Epist.* 39,8). Ainsi, l'être humain se réduit au nom¹⁹ qu'il s'efforce de sauvegarder sur une pierre tombale qui est censée durer à jamais²⁰, puisqu'il faut tenir compte de la *tam parata oblivio mortuorum* (Plin., *Epist.* 6, 10, 5).

Le *Fatum* ne peut anéantir que la vie au sens courant²¹. Devant le nom gravé sur la pierre, il s'avoue vaincu: *vincitur hic fatus. salvum sub Tartara nomen*²². Le fait de la mort étant égal pour qui que ce soit, „le commun des mortels” a usé de son droit d'égaliser sur ce point, et de sa façon, les puissants d'origine, de fortune ou d'esprit. La possibilité d'une survie sur terre, procurée et garantie par le support indestructible de la pierre²³, se présente ainsi comme une sorte de conquête sociale, fût-elle de portée postmortuaire. Comme les grands de ce monde, à l'époque

¹⁶ Tertull., *Apol.* 50, 11: *quantum de monumentis potestis scilicet, praestatis et ipsi quodammodo mortuis resurrectionem*. Cmp. Cic., *Tusc.* 1, 14, 31; Horat., *Carm.* 4, 8, 13-15; le *praescriptum* du CE 1604. Une référence récente: Chr. Gnilk, *Trauer und Trost in Plinius' Briefen*, dans „Symb. Osl.” 49 (1973) 105-125.

¹⁷ Boeth., *Consol. Philos.* 2, 7, 23-26.

¹⁸ CIL VI 10701 (*ita ut ne de nomine suo aut familia exeat ut possit memoriae suae quam diutissime sacrificari*); CE 572, 4; CIL V 7956, XIII 2077, ILS Dessau 8452.

¹⁹ Propert. 2, 1, 71-72 (*quandocumque [...] [...] breve in exiguo marmore nomen ero*); CE 1111, 15 (*nunc amor et nomen superest de corpore toto*); CE 1148, 7 (*omnia Ditis habet praeterquam nomen ero*).

²⁰ Plin., *Epist.* 9, 19, 3: *victuri [...] nominis famam supremis etiam titulis prorogare nituntur*; Tertull., *Test. anim.* 4, 10: *quis non hodie memoriae post mortem frequentandae ita studet, ut [...] ipsorum sepulcrorum ambitione nomen suum servet?*; CIL XIII 2077: *licet sors iniqua fatorum vitam abstulerit, memoria tamen laudis eius et gloriae, manente hoc titulo, durabit aeterna*.

²¹ De là, la trichotomie: Ovid., *Am.* 3, 9, 59-60 (*si tamen e nobis aliquid, nisi nomen et umbra, restat [...]*); CE 525, 5-7; 590, 1-2; 611, 4-5; 618, 2-4 et 9; 655, 1-2.

²² *Hisp. Antiq. Epigr.* 8-11 (1957-60) 12 n° 1488, ll. 1-3; cf. CE 249, 21-23. *Sub Tartara* = „après la mort”, sans signification topographique (cmp. CE 549, 2).

²³ G. Sanders, *De oudchristelijke Latijnse grafinschriften en hun lezers*, dans *Handl. XXVIe VI. Filol. Congr.*, Zellik 1968, pp. 156-181, particul. pp. 161-164; idem, *Verwantschap l.c.*, pp. 351-352; idem, *Les chrétiens face à l'épigraphie funéraire latine*, dans *Assimilation et résistance à la culture gréco-romaine dans le monde ancien*, București-Paris 1976, pp. 283-299, ici pp. 286-287, idem, *Symbiose l.c.*, pp. 49-55. Les anciens se sont montrés parfaitement conscients du caractère périssable de la „mémoire éternelle”: Lucret. 5, 311; Lucan. 7, 856-857; Senec., *Consol. Polyb.* 18; Juvenal. 10, 143-146 (v. 146: *quandoquidem data sunt ipsis quoque fata sepulcris*); Auson., *Epitaphia* 32, 1-10 (v. 10: *mors etiam saxis nominibusque venit*); mais ces réactions désabusées confirment *per antithesin* les croyances courantes.

classique, ont dédaigné ce genre d'immortalisation²⁴, la recherche a mis un certain temps à reconnaître les aspirations profondes de cette prétention populaire au „nom”, à la „gloire posthume”, à la „survie dans la mémoire des gens à venir”²⁵. A la longue, on s'est rendu compte que les divers stratagèmes dont les gens ont usé pour attirer l'attention sur la tombe qui les concernait²⁶, ne relevaient pas nécessairement du jeu littéraire, de la variation stylistique, de la coquetterie funéraire, du mauvais goût. Il s'agit en effet du refus de disparaître sans trace ou, en termes positifs bien que peu substantiels, du droit à l'aumône de survie. Il s'ensuit une charge non négligeable pour les vivants, telle que la voient au moins les défunts: eux qui vont mourir à leur tour, se savent, par la force du souvenir, distributeurs de survie. Sur les tombes non-chrétiennes, les prières pressantes aux passants ou la leçon du *memento mori* n'ont souvent pas d'autre sens²⁷. Ce qui ne veut pas dire que la vie antique fut tragique: elle était quotidienne, et sérieuse, se jouant sur plusieurs plans qui se contredisaient sans s'anéantir. L'aspiration des défunts à une survie hors de la tombe, hors des Enfers, accrochée à pleines dents au grouillement de l'existence de tous les jours, n'a pas empêché quelque vivant d'aller son chemin²⁸. Mais, au beau milieu de leur monde à eux, les vivants étaient en mesure de se rendre compte de la portée du message gravé sur les pierres qui bordaient la route.

La survie dans la mémoire des vivants, à assurer par la pierre tombale, a été la forme la plus répandue de l'„immortalité” pour les générations non-chrétiennes du Haut Empire²⁹, pour lesquelles l'au-delà dionysiaque, l'immortalité élyséenne ou surtout astrale restaient un privilège hors de portée. La *propagatio nominis*, citée par Cicéron comme une des preuves du caractère inné de la croyance à la survie (*Tusc.* 1, 14, 31), tend à participer à la sacralité par le biais du culte funéraire où p.ex., en cas d'absence du corps, l'appel du nom à haute voix tient lieu de funérailles réelles³⁰. De même, la *conclamatio* mortuaire³¹ entend se perpétuer dans la lecture fréquente

²⁴ Ils usaient d'autres moyens: les archives familiales, les masques des ancêtres, les discours funèbres, les inscriptions honorifiques, la monumentalité de la tombe familiale, voire le „gotha” non-écrit des beaux milieux. Voir: Sanders, *Verwantschap l.c.*, p. 355.

²⁵ Voir p. ex.: R. Lattimore, *Themes in Greek and Latin Epitaphs*, Urbana 1942 (repr. 1962), pp. 126, 246; D. Gourevitch, *Some Features of the Ancient Doctor's Personality as Depicted in Epitaphs*, dans „Nord. Medicinhist. Arsb.” (1970) 38-49 (p. 49); D. Korzeniewski, *Exegi monumentum. Her. carm. 3, 30 und die Topik der Grabgedichte*, dans „Gymnasium” 79 (1972) 380-388 (p. 388); Meslin, *o.c.*, pp. 192-194.

²⁶ Sanders, *Bijdrage o.c.*, pp. 63-70; idem, *Lezers l.c.*, pp. 158-161; idem, *Symbiose l.c.*, pp. 47-48.

²⁷ *Memento mori*: Lattimore, *o.c.*, pp. 256-258; Sanders, *Bijdrage o.c.*, pp. 43-44.

²⁸ Les sépultures le long des grandes routes: CE 123, 1; 1055, 1-2; 1056, 1-2; 1152, 5; 1183, 5; 1195, 12; CIL V 7464. Cmp. Cic., *Tusc.* 1, 7, 13; 5, 23, 65; Propert. 4, 7, 4 et 85; Ovid., *Trist.* 3, 3, 70; Martial. 6, 28, 4-5; Juvenal. 1, 170-171; 5, 55.

²⁹ Meslin, *o.c.*, pp. 192-194.

³⁰ Les exposés abondent; voir p.ex.: J.M.C. Toynbee, *Death and Burial in the Roman World*, Ithaca N.Y. 1971, p. 54; références littéraires: Vergil., *Aen.* 6, 505-506; Auson., *Parent.*, *Praef.* vv. 9-10; etc.

³¹ Toynbee, *o.c.*, pp. 44, 50; une référence littéraire: Vergil., *Aen.* 3, 68.

du nom sur la pierre commémorative: au dire d'Ausone, en effet, les cendres se réjouissent que leur nom soit lu³²; ou encore, sur une pierre de Tarragone, le passant est prié de faire revivre le nom du défunt: [*v*]iator (?), *remane, renova nomen*³³.

Cette *memoria nominum*³⁴ commandée par l'inscription funéraire³⁵, se réalise de multiples façons. Ainsi, Trimalcion prend soin de placer sur sa tombe une horloge, „au centre, précise-t-il, pour que quiconque regardera l'heure soit, bon gré mal gré, forcé de lire mon nom”³⁶; Gordien III a eu droit, paraît-il, à une inscription funéraire en cinq langues *ut ab omnibus legeretur*³⁷. Cependant, le désir tenace de la „renommée” (ce terme pris au sens fort étymologique) ne relève pas de l'anecdote. Les humbles *carmina sepulcralia*, voire les textes épigraphiques en prose, abondent en recommandations afin que le nom du défunt soit lu par le premier venu des passants³⁸. Ailleurs, le nom, gravé en grands caractères, fait irruption dans le texte métrique écrit en capitale plus modeste³⁹. Ou encore, très fréquemment, les inscriptions, qu'elles soient versifiées ou en prose⁴⁰, s'ingénient à rehausser l'importance du nom par le *lusus nominis*. Le plus souvent, ces allusions au „nom parlant” se servent de la tessiture verbale⁴¹, mais elles n'en dédaignent pas pour autant le registre figuratif⁴². Langage écrit, langage sculpté, ils s'efforcent tous les

³² Auson., *Parent.*, *Praef.* vv. 11-12 (*gaudent compositi cineres sua nomina dici: frontibus hoc scriptis et monumenta iubent*) confirme ce que demande la pierre tombale: voir p.ex. CE 392, 3; 431, 2-3; 476, 8-9; 496,7; 572, 1; A (née) E (pigraphique) 1946 n. 208,1.

³³ Lecture de G. Alfoeldy, *Die römischen Inschriften von Tarraco*, Berlin 1975, n° 605, de l'inscription CIL II 4379=CE 122; cf. CE 1967,1-2.

³⁴ La formule est d'Auson., *Commem. profess. Burdigal.* 26, 12.

³⁵ *Supra* n. 32. P.ex. CIL V 7956: *ut nomen eius aeterna lectione celebraretur hoc monumentum instituit*; G. La guerre, *Inscriptions antiques de Nice-Cimiez*, Paris 1975, n° 117, pl. XXX n° 136, a tort de lire *aeterna [di] lectione*: il s'agit, non pas du souvenir affectueux, mais de la survie par la *memoria nominis*.

³⁶ Petron. 71, 11 (trad. A. Ernout, *Coll. Budé*, Paris 1950³). Exemple récemment trouvé d'un *horologium* dont un particulier, dûment cité par l'inscription dédicatoire, a fait présent à un domaine impérial: A. Russi, *Note sul personale servile nelle tenute imperiali dell' Italia meridionale*, dans *Quarta Miscellanea Graeca e Romana*. Roma 1975, pp. 281-299, ici pp. 281-286= *idem*, *Teanum Apulum. Le iscrizioni e la storia del municipio*, Roma 1976, pp. 104-108.

³⁷ Suit l'inscription: SHA, *Gord.* 34, 2 (en l'occurrence, la question n'est pas de savoir si le fait rapporté est authentique ou non).

³⁸ P. ex. CE 249, 5; 420, 1; 431, 2-3; 603, 7; 832, 1-2; 1190, 3-5; 1223, 10-11; 1552 A, 57-59; 2102, 3-4. En prose: p.ex. CIL V 6087.

³⁹ P. ex. CE 1327, 13-14; à ce propos, voir L. Vernier, *Les inscriptions métriques de l'Afrique romaine*, dans „*Rev. Archéol.*” 3, 18 (1891) 371-382, ici p. 376. Voir encore CE 774=ILCV 4838.

⁴⁰ Rien qu'un exemple, celui de CIL VI 6813 (cmp. *ibid.* 11776), parce qu'il a fait croire à l'existence en latin classique du terme médio-latin *pronomen*: voir H. Delehaye, *Pronomen*, dans „*Arch. Lat. Med. Aev.*” 3 (1927) 28-29.

⁴¹ Il nous manque une étude d'ensemble sur le *lusus nominis*, un phénomène qui dépasse largement le jeu littéraire (caractère religieux du *nomen omen*) et qui se pratique à tous les niveaux de la littérature. Quelques références bibliographiques: W. Lebek, dans „*Zeitsch. Papyr. Epigr.*” 22 (1976) 291 n. 11.

⁴² Voir M. Rostowzew, *Namen und Wappen kleiner Leute*, dans „*Wien. Stud.*” 24 (1902) 412-417; G. Sanders, *Les éléments figuratifs des carmina Latina epigraphica*, dans *Anamnesis E.A. Leentans*,

deux à sauver le nom d'un anonymat qui résulte de l'insignifiance objective du défunt, mais plus encore de l'indifférence subjective des survivants, du dédain des passants⁴³. Ce faisant, le „monument inscrit” assure à l'individu périssable un état de permanence, d'autant plus réalisable que c'est la perdurance matérielle de la pierre tombale qui se porte garante d'une certaine durée spirituelle. De même que l'apothéose impériale est le résultat d'une décision humaine, la durée *post mortem* du commun des mortels dépend, semble-t-il, du bon vouloir du passant. Cependant, si omniprésent que soit le *viator* dans les épitaphes métriques ou autres, son acte commémoratif n'est pas distributeur d'une sorte d'immortalité intermittente. Son rôle consiste à faire passer à l'état d'acte ce qui, grâce au monument gravé, n'a jamais cessé de survivre en puissance: le nom. „Il nome è lo stesso morto”, au dire d'Angelo Brelich⁴⁴. Ayant servi parfois de programme de vie⁴⁵, il est toujours un état de persistance en concentré de la personne. De là, il est permis de voir dans le nom gravé sur le monument funéraire une épiclèse permanente du défunt⁴⁶.

3. L'acrostiche épigraphique fonde sa raison d'être sur les infrastructures que je viens d'esquisser. Déraciné du biotope qui lui est propre, il n'étale plus qu'un jeu apparemment difficile mais, de toute façon, hors de propos. Certes, il ne faut pas présumer du degré de conscience du versificateur d'occasion qui s'évertue à ancrer le nom de quelque défunt dans les initiales d'une inscription sur pierre. D'autre part, même s'il risque gros de déjouer d'avance toute émotion esthétique, l'acrostiche constitue une performance qu'on aimerait qualifier de littéraire, puisqu'il ne réalise pas moins que la personnalisation d'un texte⁴⁷. Dans le genre des *carmina sepulcralia* toutefois, modestes de facture mais particulièrement instructifs pour l'histoire des

Brugge 1970, pp. 317-341, particul. pp. 322-323; T. Ritti, *L'uso di „immagini onomastiche” nei monumenti sepulcrali di età greca (...)*, dans „Arch. Class.” (= *Festschrift M. Guarducci*) 25-26 (1973-74) 639-660.

⁴³ Le défunt supplie le passant de s'arrêter devant la tombe: CE 513, 1-4; 639, 1-2; 982, 1-6; 1098, 3-4; 1125, 2-3 et 10-11; 1142, 3-4; 1196, 1-2 et 11-14; 1212, 1-4; 1878, 6; 1950, 1-3 et 13; 2083, 1-2; CIL III 14406g, etc. Cf. Propert. 2, 11, 5-6; 3, 1, 37 (la tombe dédaignée). Voir Sanders, *Bijdrage o.c.*, pp. 62-68.

⁴⁴ Brelich, *o.c.*, p. 71.

⁴⁵ L.L. Tels-De Jong, *Sur quelques divinités romaines de la naissance et de la prophétie*, Amsterdam 1960², pp. 112-115. Il ne faut pas exagérer le poids sémantique du nom (voir H. Solin, *Die innere Chronologie des römischen Cognomens*, dans *L'onomastique latine*, Paris 1977, pp. 103-146, special. pp. 138-145), mais le *lusus nominis* décèle le noyau sémantique sous l'épaisse enveloppe onomastique; p.ex. CE 590, 1 (*Zoticus hic nomen nudum vanumque reliquit*); CE 611,5 (*corpus habet tellus et saxum nomen inanae*: la fillette commémorée s'appelle Anulina).

⁴⁶ Cf. E. Van Hall, *Over den oorsprong van de Grieksche grafstele*, Amsterdam 1942, p. 80. Il arrive que le portrait remplace expressément l'énoncé du nom: CE 923, 1-2. Le dialogue entre le défunt et le passant préexiste, tout préparé; il suffira de l'animer: CIL V 7464; AE 1956 n. 252; „Epigraphica” 34 (1972) 135, etc.; à côté de ces exemples en prose, voir l'explicitation p.ex. dans CE 1223, 10-11; 1278, 5-6. Etude formelle du dialogue épigraphique: H. Krummrey, *Das Grabgedicht für Carice im Museum von Urbino*, dans „Klio” 48 (1967) 107-157, particul. 125-126, 128-157.

⁴⁷ Voir p.ex. C.R. Opitz, *De argumentorum metricorum Latinorum arte et origine*, dans „Leipzig. Stud. Class. Philol.” 6 (1883) 193-316 (pp. 234-262: les acrostiches dans les *argumenta* plautiniens).

mentalités, l'ingéniosité versificatrice n'a recours à l'acrostiche que pour servir la perpétuation du nom, non pas de l'auteur mais du défunt⁴⁸.

Suite aux prémisses décrites ci-dessus, les CLE acrostiches, ayant pour mission principale la sauvegarde du nom, devraient se contenter d'assurer au défunt la survie dans la mémoire, sans se préoccuper d'une continuation de l'existence personnelle dans un au-delà en mineur ou, surtout, bienheureux. Cette hypothèse est vérifiable.

Dans une étude parue en 1963, Hans Krummrey a complété la liste des *acrosticha carmina*, dressée par Bücheler à la fin de son édition des CLE (vol. II, p. 920)⁴⁹, tout en y ajoutant des renvois à la dissertation doctorale de John W. Zarker, présentée en 1958⁵⁰. Zarker a repris l'essentiel des pages qu'il y avait consacrées à l'acrostiche, dans un article de 1966⁵¹. On y trouve l'énumération fort utile des 71

⁴⁸ Au moyen de l'acrostiche, les CLE (funéraires et autres) ne mettent jamais en exergue une devise, un mot-clef, une invocation, etc. Ils s'en tiennent au seul nom. Les exceptions confirment la règle, puisque, à deux cas près (AE 1937 n. 31: *bene lava te*; l'acrostiche *pius* de CE 525 semble être, au témoignage du *praescriptum* en prose, une sorte de surnom), elles ne font rien d'autre qu'amplifier le nom soit du défunt, soit du maître d'oeuvre: CE 301=ILCV 1768: *Constantina Deo*; CE 669=ILCV 316: *Afrodite h(onestissima) f(emina)*; CE 704=ILCV 1049: *Eusebius episcopus et martur*; CE 712=ILCV 1644: *Florentinus abbas hic in pace quiescit. amen*; CE 725=ILCV 1097: [...e] *pisco [pus]*; CE 726=ILCV 1234: *Paulus |levita*; CE 795=ILCV 1054: *s(anctus) Celsus episcopus*; CE 796=ILCV 1212: *Sinodus dia (conus)*; CE 797=ILCV 1029: [...] *s episcopus*; CE 1366=ILCV 148: *Alethius [c(larissimus) v(ir)]*; CE 1615=ILCV 4841: *Brea ave mulier rarae [...e] t pudic [...]|valeas et [h] oc sa [...]*; CE 1616: *[Mar]ti invicto Cilonius*; CE 1623: [...] *f(ecit) de suo/Memorius*; CE 1838=ILCV 1071: *Vivenc [io]le papa*; CE 1916=ILCV 779: *praedium/Sammacis*; CE 1977=ILCV 1570: *fili dulci/simae matr (le i manquant du télestiche: à emprunter à l'initiale du dernier vers de l'acrostiche ipsa etc.)*; P. Monceaux, *Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique* dans „Rev. Archéol.” 4,7 (1906) 265-266 n° 162= *Anthol. Lat.* 214 Riese: *Thrasamundus (cuncta innovat) vota serenans*; St. Gsell, *Inscr. Lat. Alg.*, I, Paris 1922, n° 88 III= *Anthol. Lat.* 484a Riese: *diaconus (v. 8: suscipe litterulas primas, ibi nomen honoris)*; J. Vives, *Inscripciones cristianas de la España romana y visigoda*, Barcelona 1969², n° 281: *Ildemudi abbatis/Xriste memor esto*; ICUR V (1971) 14076: *Bassae suae Gaudentius* (cmp. CIL V 1693: *infra* n. 55). L'acrostiche consacre le nom du dédicataire, et non pas de l'auteur, à une exception près: AE 1947 n. 31=AE 1953 n. 125, second exemplaire dans AE 1965 n. 165, en acrostiche: *Lupus fecit* (voir *infra* n. 82); peut-être un deuxième cas dans AE 1967 n. 113, 6: selon G. Mennella, *Note all'iscrizione di Carice*, dans *Epigraphica* 35 (1973) 119-127, ici p. 125, lire *scripta <a>Leone* au lieu de *scripta repone*. Il arrive que l'auteur (?) et le dédicataire soient réunis au moyen de l'acrostiche et du télestiche: CE 727=ILCV 1098 (*Tuserhedo/Ascaricus*): *Anthol. Lat.* 120 Riese (*Filocali/Melaniae*); *ibid.* 869 (*Nicholao/Evantius*).

⁴⁹ H. Krummrey, *Zu dem akrostichischen Grabgedicht für Pilarus aus Sicca*, dans „Helikon” 3 (1963) 278-300, ici p. 285 n. 20 (voir sa dissertation dactylogr., *Interpretationen lateinischer Versinschriften*, Halle/Saale 1961, p. 3 et note 10 pp. 95-96). Dans ses articles consacrés à l'acrostiche de Celer (AE 1949 n. 77: *Zu der Ehreninschrift für Celer aus Hippo Regius*, dans „Helikon” 5, 1965, pp. 318-339) et à celui de Carice (AE 1967 n. 113: *Grabgedicht, l.c. supra* n. 46), Krummrey ne s'occupe plus du caractère d'acrostiche des *carmina* en question (pas non plus Mennella dans l'étude citée *supra* n. 48).

⁵⁰ J. W. Zarker, *Studies in the Carmina Latina Epigraphica*, diss. microf. Princeton 1958, pp. 25-55.

⁵¹ J. W. Zarker, *Acrostic „Carmina Latina Epigraphica”*, dans „Orpheus” 13 (1966) 125-151. Sur les CLE *acrosticha*, déjà A. Amante, *Gl acrostichi nella poesia sepolcrale latina*, dans „Athenaeum” 1 (1913) 288-294 (étude superficielle et incomplète). Les grandes encyclopédies de philologie classique ont toutes un article consacré à l'acrostiche en général, sans négliger l'acrostiche épigraphique en particulier.

carmina acrosticha dont il s'est servi pour étudier le phénomène de l'acrostiche épigraphique⁵². La liste la plus récente (1975) a été faite par Guido Barbieri, en guise d'annexe à son analyse très fouillée d'un *carmen ineditum* d'Ostie⁵³. Elle comporte, tous comptes faits, 82 numéros, et se veut complète. L'auteur ne désapprouvera pas que j'ajoute quatre acrostiches à l'inventaire, non sans apporter en note certaines précisions aux données qu'il a rassemblées au plus grand profit de la recherche en ce

Il existe une étude d'ensemble qui n'eut pas besoin de vieillir pour être dépassée: J. A. Simon, *Akrosticha bei den augustischen Dichtern. Anhang: Akrostichische und telestichische Texte aus der Zeit von Plautus bis auf Chrestien von Troies und Wolfram von Eschenbach*, Köln-Leipzig 1899 (C. Weyman, dans „Jahresbericht Bursian“ 105, 1900, pp. 56-57: „von A bis Z eine bedauerliche Verirrung“). En guise d'avant-propos à l'édition d'une nouvelle série de *Pia dictamina. Reimgebete und Leselieder des Mittelalters* (dans *Analecta Hymnica Medii Aevi* 29 (Leipzig 1898) 5-15), Cl. Blume dresse le bilan, surtout quantitatif, des hymnes (au sens le plus large) en forme d'acrostiche. Les études de base sur les CLE ont souligné de préférence les aspects littéraires et formels de l'acrostiche: J. Tolkienn, *Die inschriftliche Poesie der Römer*, dans „Neu. Jb. Klass. Altert.“ 4, 7-8 (1901) 161-184, ici p. 172; H. Focillon, *Etude sur la poésie funéraire à Rome d'après les inscriptions*, dans Fr. Plessis, *Poésie latine, Epitaphes*, Paris 1905, pp. XV-LX, ici p. XXXI; J.A. Tolman, *A Study of the Sepulchral Inscriptions in Bücheler's „Carmina Epigraphica Latina“*, Chicago 1910, p. 17; F.F. Abbott, *The Common People of Ancient Rome*, New York 1911 (1917²), pp. 97-98; E. Galletier, *Etude sur la poésie funéraire romaine d'après les inscriptions*, Paris 1922, pp. 314-318; A.B. Purdie, *Some Observations on Latin Verse Inscriptions*. London 1935, p. 9.

⁵² Zarker, *l.c.*, p. 136 et n. 23; pp. 136-137.

⁵³ G. Barbieri, *Una nuova epigrafe d'Ostia e ricerche sugli acrostici*, dans *Quarta Miscellanea Greca e Romana*, Roma 1975, pp. 301-403, ici, pp. 364-371. Note d'épreuve: vu les délais de l'impression, je ne puis que signaler les *addenda* de Guido Barbieri, dans *Quinta Miscellanea Greca e Romana*, Roma 1977, pp. 339-342.

⁵⁴ Barbieri, n° 2: *Anthol. Lat.* 214 Riese = Monceaux, *Enquête* (*supra* n. 48), pp. 265-266 n° 162. — N° 3: *Anthol. Lat.* 669 Riese: les n°s 492 et 493 qui sont des *tituli* tout au plus littéraires, comportent tant en acrostiche qu'en téléstiche les mots *Sedulius antistes*, le n° 669 mentionnant en acrostiche *Nicholao*. en téléstiche *Evantius*. — N° 4: IHM 82 = A. Ferrua, *Epigrammata Damasiana*, Città del Vaticano 1942, pp. 173-174 n° 35¹. — N° 9: CE 273 = A. et J. Šašel, *Inscriptiones Latinae quae in Iugoslavia inter annos MCMXL et MCMLX repertae et editae sunt*, Ljubljana 1963, p. 20 n° 20. Correction de lecture dans F. Papazoglou, dans „Živa Antika“ 21 (1971) 435-441 (=AE 1973 n. 470). — N°10: CE 301 = Ferrua, *Dam.* n° 71. — N° 22: CE 643, retenu par erreur dans E. Engstroem, *Carmina Latina epigraphica post editam collectionem Büchelerianam in lucem proiata*, Göteborg 1911, p. 61 n° 204. — N° 31: CE 725 = Vives, *o.c.*, n° 274. — N° 32: CE 726 = K. Strecker, *Die lateinischen Dichter des deutschen Mittelalters*, VI, 1, Weimar 1951, p. 158 n° 5. — N° 33 (lire *Tuserhedo*): CE 727 = Vives n° 282. — N° 33a : De Rossi, ICUR II, 1, p. 295, 8 = Ae. Huebner, *Inscriptionum Hispaniae christianarum supplementum*, Berlin 1900 (repr. 1975), n° 385 = Vives n° 281. — N° 41: CE 796 = K. Strecker, *Poetae Latini aevi Carolini* (=PLAC), IV, 2, Berlin 1896 (repr. 1964), p. 721 n° CXXXVI — N° 53: CE 1622 = Vives n° 509. — N° 55: CE 1745: non seulement les vv. 11-12 prouvent le caractère d'acrostiche (ainsi Barbieri), mais le téléstiche est annoncé et encore partiellement lisible: [*sac Jerdos* (vv. 8-9: [*nomen si*] forte cum dignitate requiris [*versuum capita atq*]ue postrema demonstrant), ainsi E. Le Blant, *D'une épithaphe métrique du cloître de Saint-Sauveur, à Aix*, dans „Rev. Archéol.“ N. S. 19, 35 (1878) 37-40. — N° 76: l'acrostiche de 774, signalé par H. Leclercq dans „Dict. Arch. Chrét.“ Lit. 1,1 (1907) 361, n'est pas épigraphique; voir E. Duemmler, PLAC I, Berlin 1881 (repr. 1964), p. 87 (le texte: pp. 90-91, n° III). — Barbieri p. 371 n. 1: GSELL I, n° 88 III = Monceaux, *Enquête l.c.*, dans „Rev. Archéol.“ 4, 7 (1906) 461-475, ici p. 473 n° 191.

domaine⁵⁴. Ceci fait, nous disposerons pour le moment d'au moins 86 acrostiches épigraphiques latins, de conviction païenne ou chrétienne⁵⁵:

(83) CE 525 = CIL VIII 15569 = Merlin, *Inscr. lat. Tun.*, n° 1535. Épitaphe païenne en 10 vv., à la mémoire de T. Raecius Severus, dont les 4 premiers forment l'acrostiche *piu[s]* (le *s* provenant de *[su]cidus* que Bücheler, *acrostichidis causa*, préfère à *[pla]cidus* ou *[lu]cidus*). Peu vraisemblable que l'acrostiche soit un effet du hasard⁵⁶, vu que la *pietas* du défunt est soulignée aux vv. 1-3 et 8. Zarker, tout en citant le CE 525 (p. 150), ne le reprend pas dans sa liste (p. 136 n. 23); Barbieri non plus ne l'a mentionné. Sans allusion à la présence de l'acrostiche.

(84) E. Egli, *Die christlichen Inschriften der Schweiz vom 4. bis 9. Jahrhundert*, dans „Mitteil. Antiq. Gesellsch. Zürich” 24 (1895-99) 1-64; en volume séparé: Zürich 1895, n° 6. Épitaphe en 16 vv., à la mémoire du troisième abbé de Saint-Maurice-en-Valais, seconde moitié du VI^e siècle. Les 11 premiers vv. forment l'acrostiche *Achivus abba*, le mot *abba* commençant par le v. 8 *abba electus docuit*. Sans renvoi au caractère d'acrostiche du poème^{56a}.

(85) V. Hoffiller et B. Saria, *Antike Inschriften aus Jugoslawien*, I: *Noricum und Pannonia Superior*, Beograd 1938 (repr. Amsterdam 1970), n° 16. De Celeia, VI^e

⁵⁵ „Au moins 86 acrostiches”, car il y en a plus: en n'insistant pas trop sur le nombre exact, j'aimerais affirmer la relativité des chiffres qui vont suivre, de même qu'amortir tant soit peu la datation étonnamment tardive de certains CLE du recueil de Buecheler (p. ex. CE 1622 = ILCV 1675 = Vives n° 509 est du Xe siècle; date confirmée par O. J. Todd, dans „Class. Quart.” 34, 1940, p. 145). Ceci dit, il est probable que l'inscription ILCV 1994 A = ICUR I 1815 soit un acrostiche, vu le v. 4 *[...si quae]ris nomine qui sit [...]*; voir, en effet, des renvois littéralement analogues dans les acrostiches CE 109, 9; CE 696,3 = ILCV 3438; CE 745,7 = ILCV 3421; CE 748, 28 = ILCV 1714; CE 1745, 8 = ILCV 1066 (voir *supra* n. 54); cmp. toutefois, pour des expressions similaires dans les CLE non-acrostiches: CE 222, 5; 392, 3; 457,1; 465, 11; 973,7; 1085, 1; 1086, 1; Ferrua, *Dam.* 11, 2 et 20, 1-2. Sûrement un acrostiche: CIL V 1693 (ni dans les CLE Bücheler ni dans les ILCV Diehl): épitaphe chrétienne d'Aquilée, non datée, pour un(e?) jeune défunt(e?), sans renvoi à l'acrostiche et au téléstiche *Paulino suo fecit/Olimpia [s?]enat[...]*. Le caractère d'acrostiche n'est pas contestable pour les 6 *tituli* suivants: PLAC I, p. 85 n° LVI (éd. E. Duemmler): épitaphe de Paulus Diaconus, décédé au Mont Cassin vers 799; acrostiche: *Paulus laevita doctor praeclarus et insons*; sans renvoi à l'acrostiche; l'auteur se mentionne hors acrostiche, vv. 38-41. — PLAC I, p. 112, post n° VIII: Naples, A.D. 788; acrostiche: *Caesarius consul* (défunt de 26 ans); sans renvoi. — PLAC II, p. 651 n° III (éd. E. Duemmler): Bénévent, A.D. 834; acrostiche: *bonus consul et dux*; sans renvoi. — PLAC II, p. 652 n° IV: Bénévent, début IX^e siècle; acrostiche: *Godefrid* (jeune prince); sans renvoi. — PLAC III, 1, p. 146 n° IX (éd. L. Traube): Cordoue, seconde moitié IX^e siècle; acrostiche: *Offilo* (abbé); sans renvoi. — Dans PLAC IV, 2, p. 713 n° CXXV (éd. K. Strecker): l'épitaphe que Dhuoda s'était faite *sibi vivae* (Uzès, composée vers 842) pour la „faire inscrire durablement”, précise-t-elle, sur sa pierre tombale (=éd. P. Riché, 1975: X, 6, pp. 356-359); acrostiche: *Dhuodane*; sans renvoi. — On pourrait continuer l'enquête dans la poésie épigraphique médiévale antérieure à l'an 1000.

⁵⁶ Cmp. PLAC III, 2, p. 733 n° VII: dans un poème rythmique de Gottschalk d'Orbais (†867/869), aux vv. 25-29 l'acrostiche *ardua*.

^{56a} L'épitaphe n'étant pas conservée sur pierre ou attestée comme telle, H. Atsma préfère ne pas l'utiliser dans son étude *Die christlichen Inschriften Galliens als Quelle für Klöster und Klosterbewohner bis zum Ende des 6. Jahrhunderts*, dans „Francia” 4 (1976) 1-57, ici pp. 5-6 n. 20.

siècle. Acrostiche: *Gaudenti*, complété en *subscriptum* par le mot *episcop[i]*. L'épithaphe ne relève pas la présence de l'acrostiche.

(86) ICUR V (1971) n° 14076; voir E. Josi, *Note sul cimitero di Pretestato*, III, dans *RivAC* 12 (1935) 7-48, ici pp. 12-13. Rome, épithaphe chrétienne de la fin du IV^e siècle. Acrostiche: *Bassae suae Gaudentius*, le mot *Bassae* commençant v. 1 par *Bassa caret membris*, celui de *Gaudentius* v. 11 par *Gaudenti, tuam consortem* etc. Pas de renvoi à l'acrostiche.

Barbieri n'a pas particulièrement insisté sur la signification de l'acrostiche⁵⁷. Zarker, de son côté, analyse la répartition des 71 acrostiches entre le monde païen (39) et chrétien (32). Puis, il fournit des renseignements sur les préférences métriques, la datation (CLE païens: IIe-IV^e siècles; chrétiens: dès le III^e siècle) et le lieu d'origine (60% des acrostiches non-chrétiens provenant d'Afrique, 60% des acrostiches chrétiens de Rome et d'Italie)⁵⁸, avant de s'occuper de la finalité de l'acrostiche. Celle-ci sert de preuve aux étroites relations qui se sont nouées entre le nom et l'immortalité — une immortalité terrestre que le caractère d'acrostiche de l'épithaphe, au moyen de divers artifices techniques et littéraires, est censé être en mesure de procurer⁵⁹. L'auteur n'a pas été amené à expliquer la motivation fondamentale de cette forme bien déterminée d'immortalisation, de sorte qu'il ne lui cherche pas une place appropriée dans l'ensemble des „idées eschatologiques” de l'époque.

Les 86 acrostiches en question se divisent en 40 inscriptions païennes et 46 d'appartenance chrétienne. Leur répartition selon les axes du temps, du lieu de provenance, de la fonction et, le cas échéant, de l'âge du défunt (climat d'émotivité), se résume comme suit:

monde païen 40				monde chrétien 46								
II	III	IV	s.d.		III	IV	V	VI	VII	VIII	X	s.d.
4 FJ			2 FJ 1 FA	Rome =18		2 FJ 2 FA 2 NF		1 FA		1 FA 1 NF		2 FA
2 FJ 1 FA 2 FJ 1 FA 1 NF	1 FA	1 FJ	1 FJ 1 FA	Italie =19		2 FJ 1 FA	1 FJ	2 FA	1 FA	2 FA		3 FA
	2 FA		5 FJ 6 FA 2 NF	Afrique =31	1 FA	1 FA 1 NF	1 FA 3 NF					1 FA 1 NF
	1 FJ 1 NF		1 FA	Dalmatie =7		1 FA	1 NF	2 FA				
				Espagne =5				1 FA		2 FA 1 NF		1 FA
	1 FA			Gall. Narb. =5				3 FA		1 FA		
				Gall. Lugd. =1			1 FA					
11	9	1	19	tot. 86	1	12	7	9	1	8	1	7

II = II^e siècle apr. J.-Chr.

s.d. = sine dato

FJ = funéraire, jeune défunt (max. 25 ans)

FA = funéraire, défunt âgé

NF = non-funéraire

⁵⁷ Barbieri, *l.c.*, pp. 323-328, 332-333, 364-371.

⁵⁸ Zarker, *l.c.* (1966), pp. 136-138.

⁵⁹ *Ibid.*, pp. 138-149. En guise de conclusion, p. 151: „[...] it has been suggested that through the name the deceased gains a kind of immortality”. Voir p.ex. Lattimore, *o.c.*, p. 245.

Eu égard au nombre restreint des *carmina* usant de l'acrostiche (86 sur un total de près de 4000 CLE)⁶⁰, il suffirait de constater que le tableau ci-dessus compte 69 CE funéraires (dont 33 du domaine païen, et 36 de conviction chrétienne) contre 17 inscriptions non-funéraires (7 étant d'origine païenne, 10 d'expression chrétienne), et que, dès lors, les deux forces idéologiques sont pratiquement en équilibre, sur ce point infime, tant pour les épitaphes que pour les inscriptions disons honorifiques. Il n'en reste pas moins que l'un ou l'autre détail soit digne d'intérêt.

Ainsi, l'aire géographique de l'acrostiche latin sur pierre se limite au bassin de la Méditerranée occidentale, sans atteindre l'Europe „continentale”⁶¹. Numériquement, l'Italie, Rome y comprise, dépasse à peine (37) l'Afrique latine (31), surtout si l'on met en compte que 5 inscriptions de la péninsule appartiennent au VIIe ou au VIIIe siècle⁶², celles d'Afrique n'allant pas au delà du Ve. D'autre part, les CLE chrétiens de Rome-Italie l'emportent sur les *carmina* païens (23 contre 14), tandis que, en Afrique, les acrostiches du monde païen (22) sont facilement deux fois plus nombreux que les spécimens chrétiens (9). Il s'ensuit qu'il ne sied pas d'imputer à l'influence des acrobaties poético-techniques de l'Africain (?) Publilius Optatianus Porfyrius une soi-disant vogue de l'acrostiche épigraphique en Afrique latine à partir du IVe siècle⁶³. Au contraire des régions illyriennes où les inscriptions en cause se répartissent entre païens (3) et chrétiens (4), en Espagne (5) et en Gaule Narbonnaise (5) ce type de *carmen* se restreint aux seuls milieux chrétiens⁶⁴.

Dans le domaine de l'épigraphie non-chrétienne, le premier acrostiche datable (CE 1550 B, de Veleia) provient d'Italie et est attribué à l'époque d'Hadrien; de même, le dernier qui se prête à datation, est originaire d'Italie et ne remonterait pas au delà des IVe-Ve siècles (le *carmen* A.E. 1967 n. 113, trouvé près d'Urbino)⁶⁵. L'épigraphie chrétienne a enregistré le premier acrostiche lui appartenant, en

⁶⁰ G. Sanders, *Carmina Latina epigraphica „post-Bücheleriana”: inventaire quantitatif*, dans *Actes VIIe Congrès Intern. Epigr. Grecq. Lat.*, Constantza 1977. București-Paris 1979 pp. 463-464.

⁶¹ L'acrostiche trouvé le plus au nord, est de Lyon: CE 1838=ILCV 1071. Les 6 acrostiches funéraires du IXe siècle, non repris dans la liste des 86 inscriptions (*supra* n. 55), tout comme CIL V 1693 et ILCV 1994 A=ICUR I 1815, sont également „méditerranéens” (6 d'Italie, 1 d'Espagne, 1 de la France méridionale).

⁶² Pour Rome: CE 726=ILCV 1234 (A.D. 783); PLAC I, pp. 90-91 n° III= Barbieri n° 76 (A.D. 774). Pour l'Italie: CE 795=ILCV 1054 (A.D. 665); CE 796=ILCV 1212=PLAC IV, 2, p. 721 n° CXXXVI (VIIIe siècle); CE 797=ILCV 1029 (VIIIe siècle). En principe, les recueils d'inscriptions de Rome et d'Italie ne franchissent pas le seuil de l'an 600.

⁶³ Cf. Zarker, *l.c.*, pp. 135-136.

⁶⁴ A une exception près: l'inscription païenne CE 438, de Vienne, probablement du IIIe siècle. L'acrostiche de Lyon, CE 1838=ILCV 1071, est également chrétien.

⁶⁵ Au contraire de Mennella (*l.c.* n. 48, pp.125-126) Krummrey (*l.c.* n. 46) n'essaie pas de dater l'inscription. Il se peut que le *carmen* AE 1967 n. 113 soit chrétien (vv. 3 et 5), le texte témoignant toutefois d'une époque de transition (v. 4); à ces remarques de Mennella (*l.c.*, pp. 125-126) ajouter le terme „épigraphiquement chrétien” de *lector* (v. 6), sans oublier qu'on le rencontre parfois dans les CLE païens (p. ex. CE 437, 1, d'env. 200; CE 1495, 1 (nouvelle lecture dans CIL VI 34165a); cmp. 112, 10, du IVe siècle: *valeas, viator, lector meis carminis*).

Afrique: le CE 1977 = ILCV 1570, de la *Mauretania Sitifensis*, daté de 299. Compte non tenu des nombreux acrostiches païens non datables mais qu'il est permis d'attribuer aux IIe-IIIe siècles (19 sur 40; *carmina* chrétiens non datés: 7 seulement sur 46), il est manifeste que l'époque de floraison de la technique de l'acrostiche épigraphique se situe aux IIe-IVe siècles (32 sur les 50 inscriptions datées antérieurement à 600).

Quant à la destination des inscriptions envisagées, les plus anciennes, celles du IIe siècle (11), sont toutes, à une exception près⁶⁶, funéraires. Les acrostiches d'Italie (19) sont également tous des épitaphes, de quelque période et de quelque conviction qu'ils soient. A Rome, la situation est sensiblement pareille: sur les 18 acrostiches y trouvés, il n'y a que 3 inscriptions, chrétiennes, à ne pas être funéraires. Notons d'ailleurs que la plupart des acrostiches non-funéraires chrétiens (il y en a 10 sur 17) ne sont chrétiens que d'époque, et non de contenu⁶⁷; aucun d'entre eux n'est parénétiq, de sorte que nulle part l'acrostiche n'a fait fonction de moyen mnémotechnique au service d'un endoctrinement chrétien public et permanent. Le „pays” par excellence de l'acrostiche épigraphique non-funéraire est l'Afrique (11 sur 31 en Afrique, contre 6 sur 55 pour le reste du monde latin), bien qu'ici également la fonction dominante, confiée à l'acrostiche, ait été la commémoration du défunt: l'acrostiche non-funéraire a débuté en Afrique (6 CE païens sur 7, dont 1 du IIe et 3 du IIIe siècle), il s'y est maintenu à l'époque chrétienne (5 spécimens sur 10, dont 3 du Ve siècle) pour y mourir de sa bonne mort⁶⁸. Ce que la technique de l'acrostiche non-funéraire a préféré perpétuer, ce sont les sources, les fontaines, les thermes (9 sur 17)⁶⁹, qu'ils soient d'époque chrétienne (5) ou antérieurs à celle-ci (4): ces endroits d'utilité et d'accès publics, très fréquentés d'ailleurs, assuraient au „panneau publicitaire” de l'acrostiche un emplacement idéal⁷⁰.

Le contexte social des acrostiches épigraphiques nous apprend qu'ils ressortissent aux classes moyennes, raisonnablement aisées, ensuite aux milieux ecclésiastiques, souvent d'importance, ce qui ne manque pas de signification. Aucun des acrostiches païens, conformément aux habitudes des IIe-IIIe siècles en matière de

⁶⁶ CE 271, de Nubie.

⁶⁷ Deux *carmina* à contenu chrétien: CE 727 = ILCV 1098 à l'allure d'une épitaphe faite *sibi vivo* (cmp. PLAC IV, 3, p. 1066 n° XXIII; acrostiche plus téléstiche: *Manno miser*; non-épigraphique); comme dit plus haut (note 54), le texte PLAC I, pp. 90-91 n° III = BARBIERI n° 76 n'est pas épigraphique (les acrostiches non-épigraphiques sont nombreux dans les volumes des PLAC). Deux CLE concernent la (re)construction d'une église: CE 301 = ILCV 1768 = Ferrua, *Dam.* 71; Ferrua, *Dam.* 35¹.

⁶⁸ Les acrostiches non-funéraires de date plus tardive que ceux d'Afrique, ne sont pas ou guère épigraphiques: CE 727 = ILCV 1098 (fin VIIIe siècle); PLAC I, pp. 90-91 n° III (A.D. 774).

⁶⁹ Les 8 restants: 1 dédicace religieuse, 4 CLE honorifiques (parfois *sensu lato*), 3 inscriptions d'édifice.

⁷⁰ Manifestement, les propriétés privées n'offraient pas cet avantage (le CE 1916 = ILCV 779 ferait à peine exception). Il se comprend que les édifices du culte chrétien se prêtaient difficilement à ce genre de perpétuation honorifique de l'individu (deux exceptions: Ferrua, *Dam.* 35¹; CE 301 = Ferrua, *Dam.* 71).

CLE, ne dépasse le *tertius ordo*; de façon plus étonnante, aucun non plus n'appartient au milieu servile⁷¹; fort souvent, au témoignage des noms, il s'agit de *liberti* ou de leurs descendants. Les indications du métier, de la profession sont rares, comme de coutume; quatre cas, cependant, relèvent de l'art du spectacle. De leur part, les acrostiches chrétiens confirment le changement d'attitude vis-à-vis des épitaphes versifiées qui se manifeste à partir du IV^e siècle⁷². Les circonstances ont amené la (nouvelle) noblesse à renoncer au mépris envers les prétentions populaires des CLE⁷³; mais surtout, les divers degrés de la hiérarchie ecclésiastique, qu'elle soit d'ordre ou de juridiction, s'emparent largement des épitaphes métriques, les acrostiches y compris: sur les 36 *acrosticha* chrétiens, 18 sont dédiés aux „dignitaires” de l'Eglise⁷⁴.

Les circonstances émotionnelles des CLE sont révélatrices à un moindre degré. Partant du principe difficilement contestable que l'intensité de l'émotion est directement proportionnelle à l'âge plus ou moins jeune du défunt⁷⁵, il est manifeste à première vue que l'acrostiche n'a pas fourni de puissant argument de consolation: sur les 69 *acrostichides*, un tiers (23) seulement appartient à de jeunes défunts. Cependant, les *carmina* païens se distinguent en la matière des CLE chrétiens (18 jeunes défunts païens contre 5), tandis que pour la génération âgée les chiffres s'inversent (15 défunts païens âgés contre 31). De nouveau, les acrostiches confirment la tendance générale des CLE: à l'époque chrétienne, les jeunes défunts, au moins dans les épitaphes, ont perdu l'intense intérêt que le monde païen leur avait témoigné; d'autre part, en dépit de l'humilité chrétienne et de la relativité des valeurs terrestres, les chrétiens n'ont pas dédaigné la technique du nom-acrostiche⁷⁶. Ce n'est qu'en Afrique, pays de l'acrostiche, pays aussi de la *gloria nominis*⁷⁷, que les chrétiens des CLE n'ont pas distancé les acrostiches funéraires païens (4 contre 16; à Rome 8 contre 7, en Italie 12 contre 7, etc.).

La dernière question à soulever est celle-ci: l'acrostiche funéraire se propose-t-il de procurer au défunt la seule immortalité terrestre du nom, à tel point que la „glorification” *expresso nomine* du nom lui fait négliger toute mention d'un au-delà (de préférence, bienheureux)?

⁷¹ Une exception: CE 1187 (Carthage, II^e siècle): à Minicia Prima, par Nicodromus Aug(usti servus). Les esclaves impériaux comptaient parmi l'élite de leur milieu: Pikhhaus, *l.c.* (n. 8), pp. 180-181 et n. 9 (bibliogr.).

⁷² Sanders, *Lezers l.c.*, p. 174; idem, *Verwantschap l.c.*, pp. 360-361; idem, *Symbiose l.c.*, p. 60; Pikhhaus, *l.c.* (n. 8), pp. 182-183, 195.

⁷³ Dans les CLE acrostiches: CE 669=ILCV 316, A.D. 382, pour Afrodite h(onestissima) f(emina); CE 1366=ILCV 148, A.D. 512, pour Alethius c(larissimus) v(ir).

⁷⁴ J'y inclus les *religiosae*: CE 748=ILCV 1714 (VI^e siècle); CE 749=ILCV 1729; CE 1622=ILCV 1675 (Xe siècle); CE 2297=ILCV 1670 A. De plus, l'acrostiche *Anthol. Lat.* 669 Riese est dédié par un archidiaque à son père.

⁷⁵ Sanders, *Bijdrage o.c.*, pp. 158-163; idem, *Verwantschap l.c.*, pp. 355-356; D. Pikhhaus, *Levensbeschouwing en milieu in de Latijnse metrische inscripties*, Brussel 1978, pp. 46-49.

⁷⁶ Jeunes défunts: *supra* n. 72. Les chrétiens et la renommée: Sanders, *Licht o.c.*, pp. 84-100.

⁷⁷ *Infra* p. 74.

L'exaltation du nom, au détriment s'il le faut d'autres parties intéressées à la survivance (*l'umbra*, l'âme, l'esprit, l'homme à ressusciter), est indiscutable⁷⁸. Non pas que l'auteur d'un acrostiche se croit toujours obligé d'attirer l'attention sur la présence du nom-acrostiche⁷⁹ : 8 fois seulement pour les 33 épitaphes païennes, 14 fois pour les 36 inscriptions funéraires chrétiennes, l'acrostiche renferme un renvoi à la forme qui le caractérise⁸⁰, — ce qui semble démontrer que la force originale de l'acrostiche s'est diluée à la longue en propos à la mode si non vaniteux⁸¹. Les louanges, adressées au donateur ou plus souvent au défunt à commémorer, n'excèdent pas non plus la mesure appliquée dans les inscriptions non-acrostiches : dans le domaine païen, le *carmen*, 5 fois sur 7 pour les inscriptions non-funéraires, 7 fois sur 33 pour les épitaphes, souligne la *fama*, le *nomen* du dédicataire⁸²; le public chrétien, 2 fois sur 10 dans les textes honorifiques, 7 fois sur 36 dans les documents funéraires, a eu recours à la glorification en ce monde du donateur ou du défunt⁸³, — ce qui prouverait, d'une part, qu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même (dédicaces honorifiques), de l'autre, que les chrétiens, s'ils n'ont point renoncé à la renommée, ont su garder mesure. Par conséquent, l'acrostiche ne sert pas d'abord à démontrer l'ingéniosité du versificateur (pas plus de 25 renvois sur un total de 86 *acrosticha*)⁸⁴. Il n'entrelace pas non plus la renommée et le nom, comme s'il

⁷⁸ L'exaltation du nom (la „renommée”) dans les acrostiches non-funéraires est non moins évidente (CE 273, 5; AE 1929 n. 7b, 1 et 16; AE 1937 n. 31, 2, 4, 7 et 9-10; AE 1949 n. 77, 1-2 et 7), à ceci près que les chrétiens n'en usent qu'à peine.

⁷⁹ Il y avait d'autres moyens techniques de relever la présence de l'acrostiche: *Anthol. Lat.* 214 Riese (initiales relevées en rouge); Ferrua, *Dam.* 35¹ (initiales bien détachées des lettres suivantes); CE 514 (les initiales en capitale plus grande); CE 1187 (même remarque); CE 1814 (initiales en saillie); CE 1916 = ILCV 779 (même remarque); etc. Dans les inscriptions citées ci-dessus, il n'y a pas de renvoi à l'acrostiche.

⁸⁰ Parfois, le renvoi se trouve hors acrostiche: CE 109,9; CE 511,10. De même, il arrive que le renvoi soit formulé en prose: CE 437; CE 708 = ILCV 412. Pour les inscriptions non-funéraires: 1 renvoi sur 7 acrostiches païens (CE 273), 2 sur 10 CE chrétiens (*Anthol. Lat.* 120 Riese; AE 1969-70 n. 691).

⁸¹ Phénomène tardif, selon „Reall. Ant. Christ.” 1 (1950) 237 (A. Kurfess et Th. Kläuser); cette affirmation gagne à être nuancée. Les téléstiches épigraphiques, à deux exceptions près (CE 1616, de Tunisie, IIIe siècle; CE 1623, de Maurétanie), sont de provenance chrétienne (9 au total, un d'eux comportant en plus un mésostiche: *Anthol. Lat.* 214 Riese, Afrique, fin Ve siècle); *Anthol. Lat.* 120 Riese (Afrique, fin Ve siècle); *ibid.* 669 (Espagne, VIe siècle); CE 726 = ILCV 1234 (Rome, A.D. 783); CE 727 = ILCV 1098 (Espagne, VIIIe siècle); Vives n° 281 (Espagne, VIIIe siècle); CE 1615 = ILCV 4841 (Afrique); CE 1916 = ILCV 779 (Maurétanie, env. 350); CE 1977 = ILCV 1570 (Maurétanie, A.D. 299). Sept sur 11 originaux d'Afrique latine, qui détiennent également les exemples les plus anciens (CE 1616, du IIIe siècle; CE 1977 = ILCV 1570, de l'an 299).

⁸² CE 273, 5; 1616, 15; AE 1929 n. 7b, 1 et 16; AE 1937 n. 31, 2, 4, 7 et 9-10; AE 1949 n. 77, 1-2 et 7. — CE 437, 14; 511, 9; 525, 7; 1814, 5; AE 1956 n. 122,2; AE 1967 n. 113, 6; AE 1968 n. 74, 17. Un cas à rebours: AE 1947 n. 31, 10 (le défunt n'a cure de sa renommée, mais l'auteur du CE signe en acrostiche: *Lupus fecit*).

⁸³ *Anthol. Lat.* 214 Riese, vv. 8 et 11-12; CE 1910,5 = ILCV 788 (le cas est douteux). — CE 661, 1 = ILCV 1356; CE 749,2 = ILCV 1729; CE 858, 2 = ILCV 3347; CE 1366, 5-6 = ILCV 148; CE 1830, 6-7 = ILCV 4839; GSELL I, n° 88 III, 8; Egli (*o.c. supra* p. 9) n° 6, 3-4.

⁸⁴ Cf. CE 1830, 7 = ILCV 4839: *si a capita explores, ingenium nomenque probabis* (en acrostiche: *Vitalis*).

s'agissait d'une relation de cause à effet (pas plus de 21 mentions du concept de *fama* sur 86 cas)⁸⁵. Ce qui importe, c'est l'indélébilité du nom, la non-cessibilité de l'inscription qui le perpétue. La preuve en est que les techniques visualisantes relevant de la dimension „monumentale” du message épigraphique⁸⁶, les renvois à la forme caractéristique incorporés dans le texte même sont des moyens dont la plupart des acrostiches se sont aisément passés. De par sa facture, l'acrostiche est une des façons efficaces — parmi d'autres qui ne sont pas toutes aussi convaincantes — de mettre en marche la dynamique de la commémoration du nom.

Qui plus est, la survie sur terre grâce au nom que garde la mémoire des vivants, semble trouver en soi de quoi satisfaire au refus de disparaître sans trace. Sur les 33 épitaphes païennes en forme d'acrostiche, 25 ne font pas la moindre allusion à l'au-delà (pour 12 jeunes défunts sur 18, pour 13 défunts âgés sur 15), — 5 ne mentionnent que l'au-delà négatif des *umbræ* (4 jeunes défunts, 1 défunt âgé)⁸⁷, — 3 seulement évoquent un au-delà bienheureux, l'un les astres du ciel en tant qu'opposés au séjour souterrain des Mânes, les deux autres l'Elysée⁸⁸. De la sorte, l'aspiration à la survie dans la mémoire, toute terrestre, telle qu'elle prend forme concrète dans l'acrostiche, élimine de façon naturelle l'évocation de l'au-delà bienheureux. Elle le fait, si réduit que soit le nombre des acrostiches, dans une proportion qu'on ne peut relever pour les CLE non-acrostiches.

En guise d'indice supplémentaire, ajoutons, premièrement, que sur les 36 épitaphes *acrostichides* chrétiennes, 9 ont réussi à ne pas faire mention du séjour

⁸⁵ Le terme *nomen*: *Anthol. Lat.* 120, 5 Riese; *ibid.* 214, 11; CE 108,12; 109, 9; 273, 9; 437 *praescr.*; 511, 9; 514, 1; 571, 6; 643, 6; 651, 5=ILCV 4808; 676, 10=ILCV 3424; 696, 3=ILCV 3438; 708 *subscr.*=ILCV 412; 745,7=ILCV 3421; 748, 28=ILCV 1714; 749, 2=ILCV 1729; 797,17=ILCV 1029; 858, 2=ILCV 3347; 1366, 9=ILCV 148; 1745, 8=ILCV 1066 (*supra* n. 54); 1814, 7 (*signum*); 1830, 7=ILCV 4839; 1910, 5=ILCV 788; AE 1925 n. 90, 1; AE 1937 n. 31,7; AE 1949 n. 77,2 et 7; Barbieri, *l.c.*, p. 302 v. 8 (*signum*); *cmp.* CE 301, 7 et 10=ILCV 1768; 661,6=ILCV 1356; 1916, 4=ILCV 779; GSELL I, n° 88 III, 8; AE 1929 n. 7b 5-6 et 9.

⁸⁶ *Supra* n. 79. La dimension „monumentale”: Sanders, *Elements figuratifs l.c.*, p. 319; *idem*, *Symbiose l.c.*, pp. 48-49.

⁸⁷ CE 513, 9-10; 1187, 4-5; 1550 B, 5-10; AE 1967 n. 113, 4; un défunt „âgé” (32 ans): CE 1829, 1-2.

⁸⁸ CE 569, 6; AE 1925 n. 41, 1-2; un défunt âgé: CE 525, 5-6. Le *signum* qu'il est rare de voir apparaître en acrostiche (CE 438; CE 1814: le tout premier *signum* trouvé dans les inscriptions latines; le CE publié par Barbieri *l.c.*, p. 302: à une lettre près, le *signum* Naustoli, inconnu jusqu'ici, est l'anagramme du *nomen* du défunt, *Antonius*), comme Barbieri constate (*l.c.* p. 332), ne fait aucune référence à l'au-delà bienheureux, étant lié à l'existence sur terre, selon les CLE: CE 1814,7 (*ut signum invenias. quod erat dum vita maneret*); CE 2182 (*prop[ri]um, dum vita manebat, Madaurius hufic no]men erat*); *cmp.* CE 514, 1 (*Primus mihi nomen erat, dum vita manebat*). L'expression citée ci-dessus infirme à elle seule l'interprétation mystico-pythagoricienne de CIL IX 2893 (*D.M.S]hic abitat Me]via Victoria qe] at superos sinnu] abebat Cassan, dra b.m.f.*) proposée par: H. Willeumier, *Etude historique sur l'emploi et la signification des signa*, dans „Mém. Acad. Inscr. Bell. Lettr.” 13,2 (1933) 559-696, ici pp. 609-610, car *at superos* signifie simplement „auprès des vivants sur terre”; de même, je ne crois pas que l'interprétation donnée par Guido Barbieri (*l.c.*, pp. 316-323) au v. 7 du CE qu'il vient de publier (*liqui domu ad superos*), soit exacte. — j'y reviendrai ailleurs.

céleste: le CE 651 = ILCV 4808 (A.D. 367) dédié à un jeune marié (22 ans), et 8 *carmina* consacrés à des défunts âgés⁸⁹. Il serait malaisé de relever des données proportionnelles analogues dans n'importe quelle autre „subdivision” des épitaphes chrétiennes. Deuxièmement, l'Afrique comptant autant d'acrostiches que l'ensemble Rome-Italie avant 600 (31 contre 32) et beaucoup plus que le reste du territoire romain (18, dont 14 antérieurs à 600), comment réagit-elle en ce domaine exigü? La moitié à peu près (13 sur 30 pour les épitaphes païennes, 4 sur 9 pour les CLE funéraires chrétiens) des acrostiches où la mise en exergue du nom n'est point accompagnée d'une allusion à une survie bienheureuse dans l'au-delà, appartiennent à l'Afrique. Malgré qu'il faille savoir raison garder, notons qu'ainsi l'Afrique latine égale Rome-Italie, tant dans le domaine païen que chrétien (au total: 17 contre 17)⁹⁰, bien qu'elle ne compte qu'environ 350 CLE (funéraires païens) contre ca. 1100 pour Rome-Italie⁹¹. Certains thèmes de la poésie épigraphique funéraire, païenne et chrétienne, n'ont guère eu de vogue en Afrique, — ainsi, la résignation à la mortelle condition humaine (18 fois sur un total de 218 attestations)⁹², la révolte contre les caprices imprévisibles des *Parcae* (10 cas en Afrique, sur 70)⁹³, l'incitation à la jouissance (9 fois sur 95 *loci*)⁹⁴. La raison en serait-elle qu'en territoire africain, l'âme antique, face à la mort, préférerait se retrancher dans la survie que lui procure la mémoire des vivants?

4. Personne ne fera accroire que tout un chacun des *carmina* en question est issu de la conviction profonde que l'acrostiche serait la meilleure façon de sauvegarder ce brin d'existence auquel les défunts ne cessent de prétendre. S'ensuivrait-il qu'il s'agit „de poèmes un peu niais qu'on jette au feu”⁹⁵? Il faudrait dire plutôt qu'ils

⁸⁹ CE 796 = 1212 (Italie, diacre, VIIIe siècle); CE 797 = ILCV 1029 (Italie, évêque, VIIIe siècle); CE 1615 = ILCV 4841 (Afrique, *uxori maritus*, non daté); CE 1830 = ILCV 4839 (Afrique, *marito uxor*, A.D. 315); CE 1968 = ILCV 3311 (Dalmatie, *marito uxor*, A.D. 336); CE 1977 = ILCV 1570 (Afrique, *matri filia*, A.D. 229); GSELL I, n° 88 III (Afrique, diacre, début Ve siècle); Hoffiller-Saria, *o.c.*, n° 16 (Dalmatie, évêque, VIe siècle). L'absence de mention formelle de l'au-delà chrétien n'exclut pas, évidemment, d'autres indices de la conviction chrétienne du défunt. A comparer: les rares CE chrétiens qui conçoivent la vie sur terre en termes de valeur unique, ne font d'ordinaire pas état de l'au-delà: Pikhhaus, *l.c.* (n. 8), pp. 188-189.

⁹⁰ Autre approximation: abstraction faite de la forme d'acrostiche, dans les CLE non-chrétiens la conception de la survie dans la mémoire est plus fréquemment attestée en Afrique qu'à Rome: 30 cas contre 20 à peu près, selon D. Pikhhaus, *La répartition géographique de quelques thèmes de la poésie funéraire latine*, dans *Akt. VI. Intern. Kongr. Griech. Lat. Epigraph.*, München 1973, pp. 412-414, ici p. 414.

⁹¹ Ibidem. (n. 90), p. 413. Chiffres ajustés dans l'ouvrage du même auteur (cité *supra* n. 75), p. 37: pour Rome-Italie ca 1125 épitaphes païennes, ca 470 chrétiennes; l'Afrique latine: ca 310 épitaphes païennes, ca 85 chrétiennes; le reste du monde romain: 425 CLE funéraires païens, 305 chrétiens.

⁹² Pikhhaus, *Levensbeschouwing o.c.*, pp. 341-343.

⁹³ Pikhhaus, *Répartition l.c.*, p. 413.

⁹⁴ Pikhhaus, *Levensbeschouwing o.c.*, pp. 341-343.

⁹⁵ Dans son ouvrage posthume, *Décadence romaine ou antiquité tardive? III-VIe siècle* (Paris 1977,

participent à un climat général qu'ils concourent à créer, celui de la souvenance, celui du non-oubli. André Gide a noté quelque part: „Je ne crois pas à une autre survie que celle dans la mémoire des hommes”. Ainsi, l'incroyant des temps modernes rejoint de façon naturelle l'âme antique que la notion d'immortalité bienheureuse n'avait pas encore touchée. Au moyen de l'acrostiche qui s'efforce d'enraciner le nom dans la structure organique de l'építaphe, celle-ci a cru se soustraire à la banalité, au remploi. Ce faisant, les *carmina acrosticha*, dans leur ensemble, nous permettent de percevoir le faible écho d'une croyance invétérée dont nous savons qu'elle continue d'habiter le coeur des hommes. Ces dernières années, Madame MaFunowicz à qui je dédie ces quelques pages, s'est mise à l'écoute des inscriptions de l'antiquité chrétienne. Sans avoir l'éclat des grands textes littéraires, elles nous transmettent le message des générations défuntes, *quae praecesserunt nos*: ce long murmure des espérances épanouies. Mais l'âme antique avait parcouru bien des chemins avant qu'elle ne découvrit la Voie.

Mars 1978.

ŻYCIE POZAGROBOWE W AKROSTYCHACH ŁACIŃSKIEJ POEZJI EPIGRAFICZNEJ

Streszczenie

Artykuł niniejszy dotyczy wizji życia pozagrobowego w akrostychach łacińskiej poezji epigraficznej, pogańskiej i chrześcijańskiej. W epoce przedchrześcijańskiej wizja ta była jedynie lekko „przyozdobiona” przez obietnice mystagogów, rozumowania filozofów czy niektóre opowieści mitologiczne. Napisy nagrobne podkreślały najwyższą wartość życia ziemskiego, wynikającą także z jego kruchości. Grobowiec ma stanowić wieczne mieszkanie, *infern*i (podziemie) przyjmują tylko cień (*umbra*). Między obydwo ma miejscami pośmiertnego pobytu istnieje jakiś związek, podobnie jak istnieją powiązania pomiędzy cieniami (*Di Manes, Di Parentes*). Formą przedłużania życia jest kult przodków, pamięć o zmarłych (*vivere in ore laudantium*). Wypływa stąd wielka rola inskrypcji nagrobnych, które mogły zapewnić tę formę życia nawet osobom niskiego pochodzenia, które nie mogły liczyć na trwanie pośmiertnej sławy. *Carmina sepulcralia* są niezwykle konstruktywne dla poznania historii mentalności minionych wieków.

Oceniając i omawiając istniejące wykazy *Carmina acrosticha* (ostatni sporządzony przez Guido Barbieri), dodaje autor jeszcze cztery dotychczas nie zauważone i tym samym nie uwzględnione w istniejącym zestawieniu. Istnieje zatem 86 akrostychów, które w tym artykule zostały poddane analizie uwzględniającej wiele kryteriów (m. in. terytorialne, chronologiczne, wyznaczone przez wierzenia).

pp. 9-10), H.-I. Marrou cite *in extenso* le fameux sonnet de Paul-Marie Verlaine, *Langueur*, dont le premier quatrain évoque cette sorte d'inconscience impuissante en éveil:

Je suis l'Empire à la fin de la décadence,
Qui regarde passer les grands Barbares blancs
En composant des acrostiches indolents
D'un style d'or où la langueur du soleil danse.

Le deuxième tercet commence par: „Seul, un poème un peu niais qu'on jette au feu” (*Biblioth. Pléiade*, Paris 1977, pp. 370-371).